

BODIES WOMENCITIES TAIPEI

Par notre corps nous appartenons au monde qui nous entoure, nous faisons partie de territoires qui s'entremêlent et s'hybrident, nous prenons part aux mouvements, aux bouleversements, aux croisements que notre environnement nous impose. Ce corps n'est pas vécu comme une réalité autonome, isolée, mais comme l'interface entre le moi et le monde social et naturel. Il est relié au groupe et à la nature par toute une série de marques physiques et symboliques.

La représentation du corps, qu'il soit paysage de soi, de son identité culturelle, qu'il devienne lui-même paysage ou objet de métamorphoses, constitue un des axes d'approche de ce projet.

L'installation de Pamela Varela, artiste visuelle et cinéaste, fait entrer en résonance des corps de femmes, leurs récits intimes et la ville de Taipei.

BODIES WOMENCITIES questionne la façon dont l'identité féminine se forge en regard des sphères sociales et politiques, dans un aller-retour incessant entre l'intime et le public, en Asie, Amérique et Europe. Ce projet mène une réflexion dans diverses métropoles ayant toutes en commun un héritage architectural et historique fort. Ce projet mettra en perspective le corps urbain / le corps féminin dans des pays et des environnements sociaux différents, à un moment où la crise économique, religieuse et politique remet en cause de manière fondamentale le rôle des femmes dans notre société.

Le projet concerne :

ASIA / Taipei (réalisé) - Kyoto (2020)

AMERICAS / Valparaiso (2020) - Detroit (2021)

EUROPE / Porto (2021) - Kiev (2022)

A chaque ville une étude distincte sera initiée donnant lieu à une production spécifique propre à chacune mêlant peinture-photographie-son-vidéo.

L'objet de la recherche a débuté dans un premier temps en Asie, à Taipei, Taïwan, où l'artiste a séjourné à l'automne 2017. Cette résidence d'artiste, d'une durée de trois mois, rythmée par une série de rencontres avec le public afin de questionner le travail en cours a donné lieu à une première proposition d'installation montrée à Taipei fin 2017/2018. Lors de cette résidence, l'artiste a rencontré, photographié, filmé, enregistré une quarantaine de femmes.

La proposition était une immersion in situ, constituée de trois vidéos, de photographies, d'un travail de peinture et d'une bande son, matrice unissant l'ensemble.

[Note de l'artiste]

POINTS DE DEPART

Par notre corps nous appartenons au monde qui nous entoure, nous faisons partie de territoires qui s'entremêlent et s'hybrident, nous prenons part aux mouvements, aux bouleversements, aux croisements que notre environnement nous impose. Ce corps n'est pas vécu comme une réalité autonome, isolée, mais comme l'interface entre le moi et le monde social et naturel. Il est relié au groupe et à la nature par toute une série de marques physiques et symboliques.

La représentation du corps, qu'il soit paysage de soi, de son identité culturelle, qu'il devienne lui-même paysage ou objet de métamorphoses, constitue un des axes de réflexion de ce projet.

Le corps est une des notions centrales de la phénoménologie allemande et française. Posée dès les *Recherches logiques*, cette question semble inextricablement liée chez Husserl à celles de l'intentionnalité, du sens et de la relation à autrui et au monde. Si la phénoménologie consiste en un effort pour retourner « aux choses elles-mêmes », la sensation d'être ou de posséder son corps constitue la capacité certaine de la relation au monde. Merleau-Ponty, un des premiers lecteurs de Husserl, s'est emparé du dualisme chair et corps pour le retravailler. Il a développé la notion de « corps phénoménal ». Le corps n'est plus comme le pensait Husserl « le prolongement instrumental du sujet constituant ». Merleau-Ponty parle d'un corps qui est traversé, soutenue et guidé par une vie naturelle qui le dépasse infiniment.

Il s'agira de tenter de trouver des corrélations entre la lecture critique de Merleau-Ponty et la représentation du corps des femmes dans nos sociétés contemporaines.

C'est pour moi le point de départ de ce travail d'exploration.

Première proposition : TAIPEI

INSTALLATION IMMERSIVE / 3 VIDÉOS / PHOTOGRAPHIE / SON

L'IMAGE AU CORPS

Je propose d'observer méticuleusement leurs corps dans leur totalité ou par fragments, en utilisant la vidéo et la photographie, examinant leurs traces silencieuses, cicatrices, tatouages, vieillissement, maladies, accidents. Le corps fonctionne comme une barrière, une frontière, une surface entre l'extérieur et l'intérieur, c'est un prisme, un écran sur lequel nous projetons notre angoisse, une membrane sur laquelle s'inscrivent nos émotions, nos peurs, nos doutes et nos cicatrices. Cette observation quasi radiographique m'a permis d'établir un lien, de créer un langage avec chacune d'entre elles.

LE SON A LA PAROLE

La barrière de la langue m'a permis de réfléchir d'emblée à un manière de procéder. Il s'est avéré que les séances de prise de vue, qui ont duré pour certaines entre quelques heures et une journée entière, ont créé un vocabulaire qui nous a permis d'entrer en contact, de dialoguer. Nous avons pris le temps de nous observer longuement, elles se sont dévoilées de leur plein gré, sans que je le demande ni incite à quoi que ce soit, ce qui dans la société asiatique est très rare.

Ensuite, lorsque nous passons à l'étape de l'enregistrement de leur parole, tout avait été débloqué, pour partie évoqué, exposé. J'avais l'impression d'avoir déjà fait une partie du chemin. Ce qui m'intéressait, c'était de libérer cette parole comme le corps lui-même s'était libéré. J'ai pensé qu'il suffirait de donner une impulsion, d'insinuer un point départ, je leur posai alors cette question: Parle-moi d'une partie de ton corps, d'une marque, d'une douleur, d'une blessure, d'un grain de beauté, d'une pliure, d'une tâche et raconte-moi ton histoire. Naturellement elles se sont racontées. A la timidité et l'appréhension de la rencontre, a succédé, pratiquement à chaque séance, une dissection profonde au sein du vécu de chacune d'entre elles.

Comme cette parole n'est pas associée à leur image, la liberté de parole opère très facilement. A Taipei, certaines femmes se sont exprimées librement sur des violences conjugales, des viols, des souffrances au travail, justement parce qu'elles savaient que leurs voix ne seraient pas associées à leurs corps.

Cet ensemble de paroles autonomes constitue la colonne vertébrale de la bande sonore de l'installation. Les récits se croisent, se répondent et se confrontent créant ainsi une réflexion générale sur la multiplicité des représentations possibles du « être » femme.

TAIPEI

Cette ville c'est un peu la Chine et un peu le Japon. Le premier mouvement réellement féministe est fondé en 1982. Durant la période de la colonisation japonaise, et sous l'égide d'hommes ayant étudié au Japon, des mouvements pour une amélioration de la condition des femmes attirèrent l'attention sur des problèmes précis: le mariage traditionnel, le manque d'accès à l'éducation, le droit de vote et les inégalités économiques entre les deux sexes. Ces mouvements sont soutenus entre 1920 et 1930 par des organisations politiques majeures comme le Parti communiste taiwanais, mais ne rencontrèrent qu'un écho limité à une classe moyenne éduquée. L'introduction des idées féministes au sens moderne du terme ne date que du début des années 1970. Ces idées féministes sont directement inspirées du féminisme radical américain.

Mais malgré cela, certaines coutumes et traditions sont parfois discriminatoires envers les femmes. La loi peut faire évoluer ces situations, comme cela a été le cas en matière d'héritage avec les lois édictées pendant la colonisation japonaise et celles appliquées après la rétrocession de Taiwan à la République de Chine. Dans la pratique, les questions de la garde des enfants en cas de divorce, du statut des femmes célibataires, de l'accès à l'éducation, de l'égalité au travail restent au centre des préoccupations.

///